

# L'enfant, son milieu et l'école en 1974

Michel BARRÉ

Dès le début de l'enquête "L'enfant et son milieu" nous savions que de longs mois seraient nécessaires à un travail approfondi mais nous avions prévu que le congrès de Montpellier nous permettrait de faire les premières confrontations. Dès à présent, il se dégage quelques points qui méritent discussion et permettront sans doute d'envisager des prolongements.

## Nous connaissons mal la vie des enfants de nos classes

Première constatation frappante, beaucoup de camarades répondent volontiers sur les enfants dont ils connaissent relativement bien la vie : ceux dont ils sont les parents. Par contre ils se trouvent très embarrassés lorsqu'il s'agit de répondre concrètement à des questions précises sur le milieu où évoluent leurs élèves. Sans nous culpabiliser pour autant, cette difficulté devrait nous faire réfléchir, nous qui voulons ouvrir l'école sur la vie et répondre aux besoins des enfants. L'expression libre ne suffit pas toujours à nous renseigner, car certaines carences du milieu ne se traduisent dans l'expression qu'en termes de lacunes, difficiles à interpréter. Cette constatation ne diminue en rien le rôle primordial de l'expression libre dans la construction de la personnalité mais doit nous inciter à observer tous les phénomènes que les enfants subissent sans les comprendre, donc sans les exprimer clairement.

## Des réponses parcellaires permettent-elles de dégager des lois générales ?

Nous avons voulu fonder l'enquête sur des observations précises d'enfants réels car nous ne cherchions pas à collectionner les idées reçues autour d'un être mythique que les adultes appellent "L'enfant de 1974", non sans y projeter leurs propres désirs et leurs propres regrets. Nous étions persuadés que l'enquête mettrait en lumière les conditions de vie particulièrement difficiles des jeunes dans les grands ensembles (ce n'était pas une prévision bien aventureuse) mais nous avons eu la surprise de découvrir que même les petits bourgs ruraux, même les villages avaient en bien des endroits accompli une véritable mutation au préjudice des enfants. Pour ce qui est de l'espace, par

exemple, même à la campagne, il devient de plus en plus difficile de gambader, de jouer au ballon, de construire des cabanes, de se baigner. Des possibilités qui existaient il y a dix ans sont en voie de disparition et si l'évolution se poursuivait, il ne resterait plus comme espace rural non quadrillé que les communes mourantes dont on a remplacé l'école par un car de ramassage, et encore. Ce qui nous frappe c'est que l'évolution est surtout sensible depuis 20 ans. Nous tous qui sommes nés dans les villes pouvons témoigner que la rue de notre enfance, sans permettre les recours multiples d'un cadre plus naturel, était un milieu riche en expériences. Elle pouvait être terrain de jeu, carrefour de rencontre, lieu d'apprentissage social. De simples questions montreront la mutation qui s'est produite, non pas en 1900 mais dans les années 50 : "Dans quelle rue peut-on encore faire un match de foot ou une course de petits bateaux ? Dans quelle rue, quatre personnes peu-

Photo CERVONI





Photo NICQUEVERT

*vent-elles avoir une conversation sans se faire bousculer ? Quelles activités professionnelles peut-on voir exercer en se promenant dans la rue ? "*

Dans bien des domaines, nous constatons un appauvrissement du milieu au niveau de ses possibilités d'expérimentation par les enfants. Nous aurons à faire quelques constats, à envisager des recherches plus approfondies sur des questions encore à peine effleurées. Et si nous le faisons, ce n'est pas pour exhaler notre nostalgie d'un passé encore proche mais pour mieux définir ce que devrait être le milieu éducatif en 1974.

## Une école pour notre temps

Car ils sont les produits de leur milieu, ces enfants instables à qui on reproche de ne plus savoir écouter sans se demander quel est leur degré de saturation à tout ce qu'ils entendent, qu'on accuse de ne plus savoir ni vouloir, ni obéir sans se demander à combien de sollicitations et d'interdits ils sont quotidiennement confrontés. C'est exact : par la faute du conditionnement qu'ils ont reçu, ils ne savent plus écouter mais ils savent encore faire, pour peu qu'on leur préserve les moyens de faire. Notre rôle est donc de lutter pour préserver ces possibilités dans l'école, mais pas seulement à l'école.

Depuis une douzaine d'années, chaque ministre a voulu attacher son nom à une réforme (qui n'est généralement qu'un replâtrage ou un élagage), tout groupe syndical ou politique tient à définir "son" projet d'école comme s'il existait un grand nombre de forces politiques ayant les moyens de mettre en œuvre l'un de ces projets.

Quant à nous, nous sommes souvent gênés d'avoir à nous situer par rapport à tel ou tel projet, malgré l'intérêt que nous trouvons à cet effort, de réflexion autour de l'école dont nous regrettons naguère l'insuffisance dans les milieux syndicaux et politiques.

Nous sommes tout aussi gênés lorsque des utopistes essaient de nous expliquer leur projet d'école parallèle et nous demandent comment résoudre la quadrature du cercle d'une école marginale qui se voudrait populaire.

Notre gêne tient probablement au fait que nous n'avons pas l'habitude de faire des projets sur l'école mais sur l'enfant. Les projets d'école nous font penser au portrait d'un oiseau selon la méthode définie par Prévert : on dessine la cage, on peint dedans quelque chose qui attire l'oiseau et lorsque l'oiseau s'est laissé enfermer et portraiturer, on efface délicatement les barreaux.

Malheureusement dans la réalité l'oiseau refuse de plus en plus souvent d'entrer dans la cage car il a été piégé trop souvent pour ne pas se méfier et lorsqu'on a pu l'y faire rentrer de force, il a perdu l'essentiel de ce qui faisait de lui un oiseau.

A vrai dire la cage, je veux dire l'école, ne nous intéresse que secondairement comme un outil. Ce qui ne signifie pas que nous négligeons cet outil et encore moins que nous voulions commencer par le détruire. Suffirait-il de démolir la cage des faisandeaux pour les libérer de la chasse ? N'y aurait-il pas naïveté à croire que la destruction de l'école supprimerait du même coup l'aliénation, la mise en condition des jeunes ?

Ce qui nous préoccupe c'est de permettre à l'enfant, à l'adolescent d'acquérir l'autonomie, de pouvoir intervenir sur leur milieu, de décider de leur vie en 1974. De tout cela, nous aurons l'occasion de discuter au congrès de Montpellier.

M. Barré